



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 13 | 08.04.2018

Résurrection (2) Réhabilitation de l'utopie Putsch judiciaire au Brésil Pâques en Syrie

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Aux orthodoxes parmi vous, nous souhaitons un radieux dimanche de Pâques! Christ est ressuscité!

A tous, nous adressons un numéro un peu spécial de l'Anti-*presse*, comprenant un témoignage poignant et direct sur les ravages de la guerre en Syrie. Et notre Cannibale lecteur entame une «réhabilitation de l'utopie» en trois épisodes qui sans doute vous surprendra.

Bonne lecture!

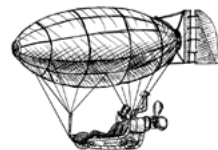
SLOBODAN DESPOT



Le Drone de l'Anti-*presse* est une publication de l'Association L'Anti-*presse*. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: anti-presse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.



It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La vie est invincible (Résurrection, 2)

C'EST PAR DEUX FEMMES, DEUX MARIE, QUI ONT VU LE TOMBEAU VIDE AU DIMANCHE DE PÂQUES, QU'A ÉTÉ PROCLAMÉE LA RÉSURRECTION. EN SOUVENIR DE «MARIE DE MAGDALA ET L'AUTRE MARIE», VOICI L'HISTOIRE DE DEUX FEMMES QUI M'ONT DONNÉ LA VIE.

Je dînais frugalement avec ma mère, ce mercredi de la Semaine sainte orthodoxe, et nous devions de choses et d'autres lorsqu'elle est tombée en arrêt en se versant une louche de soupe. *Ima l'juve, gazdar'ce?* «Ya-t-y d'la soupe, patronne?», dit-elle soudain, en serbe, en prenant l'inimitable et si sympathique accent de la Bosnie.

Je levai le regard de mon assiette. *Madame Mère*, médecin et très occidentalisée, n'a pas l'habitude de ce genre de pitreries. Voyant mon étonnement, elle me dit:

— Ainsi s'annonçait Jovo Gak, chaque fois qu'il descendait nous apporter ses victuailles.

Le paysan Jovo Gak était un personnage de légende, déjà, dans les récits de ma grand-mère. Il était veuf, sans âge, et vivait seul dans une petite ferme perchée haut dans les montagnes. Lorsqu'il descendait vendre ses produits en ville, il demandait parfois le gîte et le couvert aux clients qu'il livrait.

— Il arrivait avec son sac à dos rempli de charcuteries, de fromages et de *kajmak* [1]. Tout avait un goût exquis. Sa viande était si délicatement fumée qu'elle restait bien rose dedans. C'est la meilleure viande

que j'aie jamais mangée. Mon père nous expliquait que, pour la sécher, Jovo Gak s'asseyait dessous et soufflait, des jours durant. Et moi, je le croyais...

— Comment était-il, ce colosse? demandai-je.

Ma mère ne revient que rarement sur les détails de son enfance. J'en profite...

— Bon et sauvage. Il vivait dans le dos du bon Dieu, comme on dit chez nous, très loin. Il nous fallait toute une matinée, aux gosses que nous étions, pour monter chez lui. Je me souviens encore de l'odeur de maïs séchés qui embaumait partout...

Il n'y avait pas encore de moyens de transport en ce temps-là. Jovo ne vendait que ce qu'il pouvait emporter sur son dos. Puis il remontait dans son royaume, des heures durant. Géant de conte de fées dans un conte de fées.

— Nous vivions de peu, mais nous étions, comment dire?, comblés. La veille du dimanche des Fleurs [2], les mères nous envoyaient cueillir des brassées de fleurs des champs, qu'elles jetaient ensuite dans de grandes bassines pleines d'eau, en y ajoutant un œuf. La première jeune fille qui se lavait le visage dans cette

eau, le lendemain matin, aurait le teint frais pendant toute l'année. C'est ce que disait la tradition. Alors nous nous levions toutes de bon matin et nous précipitions vers les bassines.

Et puis nous avons une maison hors du commun, à Otoka[3]. Les fondations étaient plantées dans les berges de l'Una. Depuis la véranda en surplomb, on pouvait plonger dans la rivière. Et l'on ne s'en privait pas. Elle était limpide comme l'air, et d'ailleurs on la buvait. Au milieu du lit, il y avait un îlot, et sur l'îlot, une mosquée. Rien d'autre. Et au-delà, des rapides qui se transformaient en une cascade toute blanche. Les Serbes, dans notre petite bourgade, étaient surtout commerçants. Toutes leurs maisons de bois se serraient l'une contre l'autre, un peu comme dans le vieux Bâle, et toutes avaient leurs vérandas sur l'eau. Les jeunes femmes descendaient y laver leurs draps de lin qu'elles avaient elles-même tissés pour leur trousseau...

— Attends! Tu me parles des années de l'après-guerre, là?

— Oui, juste après.

Oui: cette idylle se passait bel et bien au lendemain des féroces exterminations des années 1941-1945, qui avaient horrifié les occupants allemands eux-mêmes. Un an ou deux plus tôt, ces mêmes draps de lin eussent été teints en rouge, tant il y avait de sang dans la joyeuse Una, selon les témoins.

— D'ailleurs, mes grands-parents étaient justement sur leur véranda, ce jour de l'été 41, lorsque Keša est

venu les égorger. Ils n'ont fourni aucune résistance. Ils devaient être abasourdis de voir leur vieil apprenti débarquer comme ça, aviné, avec un couteau. Ils ne pouvaient se douter de rien. Il a balancé leurs corps dans la rivière avant de passer à la prochaine maison.

Je connaissais cette histoire, mais pas les détails. Mon arrière-grand père, boutiquier, était appelé «le bon Luka» parce qu'il faisait crédit à tout le monde. Je pensais que son employé de magasin les avaient tués, lui et sa femme, dans leur boutique.

— C'était le frère de Slavko Tajić qui l'avait abreuvé d'eau-de-vie, tout musulman qu'il était. Puis il lui a donné le couteau et il lui a dit: «Vasy, Keša, c'est ta journée.» Le frère Tajić, c'était le pire des *oustachis* de la région. Alors que Slavko, lui, nous avait sauvé la vie. Tout suite, il est allé voir mon père et il lui a dit: «Le mal va se déchaîner, Mirko, ne restez pas ici, toi et les tiens.» C'est alors que nous nous sommes enfuis en Serbie, à Valjevo. Ceux qui sont restés ont été liquidés sur place ou emmenés au camp.

Elle me racontait cela entre deux cuillerées de soupe, comme un souvenir de vendanges ou d'excursion. S'ils n'étaient pas partis ce jour-là...

— Comment a-t-on fait pour revivre ensemble après la guerre? De telles choses laissent quelques traces.

— A la libération, les partisans ont fusillé sans s'embarrasser de procès. Keša l'égorgeur, lui, a été écartelé entre deux chevaux. Tout le monde

s'était précipité pour voir ça. Sauf les enfants. On les avait enfermés à la maison. Le frère Tajić, lui, s'était enfui. A sa place, on a fusillé le bon Slavko, parce qu'il se trouvait là. Or il avait même caché des Serbes dans sa cave...

— «Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.»

— Oui. Sa fille était ma meilleure amie, là-bas.

J'avais cessé de manger. Encore une fois, j'avais été saisi par cette promiscuité choquante des bourreaux et des victimes qui m'avait hanté au temps du *Miel*.

— Puis, une fois ce semblant de justice accompli, les communistes ont proclamé «la fraternité et l'unité», et la chape de béton est tombée sur les esprits comme sur les fosses communes. Plus un mot! Tout recommence comme avant.

Je songeai que cela devait en arranger quelques-uns. Mais je méditai aussi sur ce détail que tous les exterminateurs omettent: un jour, le bain de sang finit bien par s'arrêter. Or on n'a jamais (ou presque) réussi à liquider tout le monde. Les maisons restent, le bétail, les champs — et les survivants. Comment s'éviter? Comment ne pas oublier, si l'on veut revivre?

— J'avais à peine deux ans quand nous sommes arrivés à Valjevo, mais j'en ai des souvenirs si nets. Il y a quelques années, j'ai décrit la maison à mes amis lorsque nous sommes passés par là: dans une rue en pente, au sud, en face du cimetière. Comme par hasard, on était pile devant...



— Voisinage sans histoires, là au moins!

— Penses-tu! Lors d'un enterrement rom, la procession était si imbibée qu'ils en ont oublié d'enterrer leur mort. On a retrouvé le cercueil au bord de la fosse, le lendemain. Kusturica n'a jamais eu à chercher bien loin, pour ses scénarios loufoques.

Elle regarda au loin, émue. Je savais à qui elle pensait: à mon oncle, l'immense Ratko, mort en septembre dernier.

— Oui, et je vois mon frère assis sur le pas de la porte, torse nu, en train de dévorer une immense tranche de pastèque. Le jus qui coule sur son ventre rond, enflé par le rachitisme... Il ne devait pas avoir plus de deux ou trois ans. Puis il y a eu le petit dernier, le préféré de ta grand-mère, le plus

beau d'entre nous et le plus affectueux.

Le petit dernier... lorsqu'ils sont retournés en Bosnie après toutes ces horreurs, il s'est noyé en tombant d'une passerelle dans les rapides de l'Una. Ma grand-mère a failli en mourir de chagrin. Elle était voyante. On a pu retrouver le corps de l'enfant deux ou trois jours plus tard, lorsqu'elle finit par s'endormir et vit en rêve le méandre où il s'était échoué.

— Les poissons avaient déjà commencé de le dévorer. On avait dit à maman: «N'y va pas! Laisse-le en paix, reste en paix.» Mais non: elle voulait absolument le voir une dernière fois. Elle s'est évanouie aussitôt. Elle ne s'est jamais pardonné de ne l'avoir pas laissé monter dans son lit, la dernière nuit de sa vie. La seule fois où il l'ait demandé... Elle a passé des mois, littéralement, à pleurer sans arrêt. Puis un jour elle a tourné la page. Et il y a eu ma petite soeur, à qui elle avait donné le même prénom. Milan est revenu en Milana.

Elle finit sa soupe et se leva pour poser son assiette au bord du levier. Le rideau se referma brusquement sur les images lumineuses et horribles qu'elle venait de faire défiler. Elle retrouva ses gestes pressés et pratiques.

J'ai lu un jour que les traumatismes s'imprégnaient dans les êtres jusqu'à marquer leur code génétique. Des cicatrices inscrites dans la spirale de l'ADN! Ma grand-mère

a bravement supporté son destin d'orpheline jusqu'à un âge avancé, après une séquelle de tribulations dont ceci n'était qu'un aperçu — mais non sans l'aide d'anxiolytiques. Elle a légué à certains d'entre nous une angoisse dont nous ne connaissons ni la cause ni le calendrier, et que les Indiens, peut-être, appelleraient une trace karmique. Mais elle a aussi donné l'exemple d'une bonne humeur invincible et d'un humour sidérant. Sa fille a mené sans failles sa vie de mère de famille et son cabinet de médecin-dentiste.

Mes enfants et ceux de mon frère s'éloigneront de ces temps de mort et de merveilles comme l'on quitte un port pour le grand large. La vie est invincible. La Résurrection est ici, déjà.

Pourquoi les deux Marie se rendaient-elles au tombeau ce matin-là, sinon pour embaumer avec des épices le corps inerte et lacéré du Bien-Aimé? Pour revivre une deuxième fois le Calvaire... Quel homme aurait eu ce courage?

~~~~~  
NOTES

1. Crème grumeleuse faite avec de la peau de lait bouilli qui remplace le beurre dans ces régions.
2. Appellation du dimanche des Rameaux chez les Serbes orthodoxes. C'est la fête des enfants.
3. Bourgade du nord-ouest de la Bosnie-Herzégovine, peuplée d'une forte majorité de musulmans.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

# Thomas More, saint et martyr

L'UTOPIE A MAUVAISE PRESSE. OU EN TOUT CAS LE QUALIFICATIF D'UTOPISTE DÉSIGNE SOIT DE «DOUX RÊVEURS» SOIT DES RÉFORMISTES SOCIAUX ALLANT PARFOIS JUSQU'AU FANATISME ET PORTEURS D'UNE «UTOPIE NÉGATIVE», VOIRE TOTALITAIRE. TENTATIVE DE COMPRÉHENSION ET DE RÉHABILITATION DE L'UTOPIE EN TROIS VOLETS, LE PREMIER ÉTANT NATURELLEMENT CONSACRÉ À L'INVENTEUR DU MOT ET DU CONCEPT, THOMAS MORE.

## ■ Réhabiliter l'utopie, 1

Né en 1478 à Londres, sir Thomas More représente le mouvement humaniste anglais du début de l'époque Tudor. Humaniste, donc, mais aussi catholique romain (et adversaire de Luther), homme de loi, politicien et diplomate, servant Henri VIII et succédant à Wolsey comme grand chancelier. En 1530, Henri VIII entreprend de contourner la réticence du pape Clément VII à annuler son mariage avec Catherine d'Aragon. Un an plus tard, l'archevêque de Canterbury et le synode d'Angleterre reconnaissent Henri VIII chef suprême de l'Église d'Angleterre. En 1533, Henri VIII épouse secrètement Anne Boleyn, et le nouvel archevêque de Canterbury prononce la nullité du mariage du roi avec Catherine d'Aragon et la validité de celui avec Anne Boleyn. L'année

suivante, More refuse de signer le préambule faisant d'Henri VIII le chef spirituel de l'Église d'Angleterre. Accusé de haute trahison, More est enfermé à la Tour de Londres. Reconnu coupable, il est décapité le 6 juillet 1535. Béatifié en 1886, il sera canonisé en 1935. Voilà en résumé la vie publique de Thomas More.



En 1492, croyant débarquer aux Indes, Christophe Colomb découvre un nouveau continent: l'Europe quitte le Moyen Âge et entre dans la modernité. Dans les années qui suivent, entre 1497 et 1504, le navigateur Amerigo Vespucci, au service du royaume du Portugal et de la couronne de Castille, va effectuer quatre voyages dans le sillage de Colomb. Il sera le premier à comprendre que Colomb a découvert un Nouveau Monde. Publié en 1507, le récit de ses voyages comprend un splendide planisphère où pour la première fois sont représentées les

terres nouvellement découvertes. Martin Waldseemüller, l'auteur du planisphère, en hommage à celui qui en a popularisé la description, donne le nom d'*America* à ce nouveau continent. *Mundus Novus*, publié par Vespucci en 1503, est l'un des premiers best-sellers européens de l'histoire du livre imprimé: comme nombre de ses contemporains, More est fasciné par ce compte rendu des explorations du Florentin.

Le premier livre de l'*Utopie* de Thomas More s'ouvre sur un récit d'apparence biographique: en 1515, alors qu'il est de passage à Anvers, son ami Pierre Gilles lui présente un navigateur portugais, Raphaël Hythlodée, qui fut l'un des compagnons de voyage de Vespucci. Dans les dernières pages des *Quatre Navigations*, le récit de ses voyages, Vespucci raconte avoir laissé vingt-quatre de ses hommes dans un fortin sur la côte de l'Amérique du Sud avant de rentrer à Lisbonne. Hythlodée prétend avoir fait partie des vingt-quatre et avoir ensuite, pendant cinq ans, sillonné les mers avant de revenir en Europe *via* l'Asie[1]. Fasciné, More entreprend de recueillir le récit de ses pérégrinations, lors desquelles Hythlodée a rencontré plusieurs peuples jusqu'alors inconnus, parmi lesquels les Utopiens, habitants une île appelée Utopia. Critiquant vertement la société anglaise, Hythlodée vante l'organisation de la société utopienne. Le deuxième livre est consacré à la description de cette société idéale par Hythlodée.

Lorsque paraît *Utopia*, en 1516,

More est loin de se douter qu'il vient de créer un genre littéraire, mais aussi un terme qui se verra autant utilisé que controversé — car polysémique — durant les siècles qui suivirent.

Le grand ami de More, Érasme[2], nous apprend que More avait, dès sa jeunesse, l'intention d'écrire une défense du communisme platonicien. Si ces deux livres, *La République de Platon* et *Utopia* de More (*Folio classique*, 2012), ont souvent été comparés, en réalité les deux auteurs s'opposent continuellement: Platon développe son sujet par voie déductive, du général à l'individuel, alors que More part de l'individu, de ses droits imprescriptibles, de sa liberté inaliénable, dans une cité d'où sont bannis les obstacles qui s'opposent à l'épanouissement de la personne et à sa liberté: la morale utopienne est individualiste, concrète, visant le plaisir individuel (physique et intellectuel), les joies du cœur et de l'âme, le rôle des institutions étant de sauvegarder l'égalité entre tous les citoyens. Et si la société utopienne est néanmoins platonicienne à plusieurs égards — notamment le communisme[3] économique prôné par Platon —, elle s'en distingue en particulier par son organisation sociale, fondée sur un modèle familial patriarcal et l'abolition des classes sociales.

More connaît l'expérience désastreuse de Platon à la cour du tyran Denys de Syracuse, et la difficulté, voire la dangerosité pour le philosophe de vouloir orienter la poli-



tique. Il choisit donc, plutôt qu'une philosophie théorique et spéculative, qui ne saurait être admissible ni effaçable, une philosophie procédant de façon *oblique*, c'est-à-dire en enveloppant la philosophie politique sous forme «divertissante». Car c'est bien sa parfaite connaissance de la politique et de la société anglaises, déliquescences, dont il fait une critique acerbe par l'intermédiaire d'Hythlodée, qui l'amène à vanter les mérites du modèle utopien, et le sous-titre de la première édition d'Utopia, *Sur la meilleure forme de République, et sur la nouvelle île d'Utopie, un petit livre véritablement excellent, non moins salutaire que divertissant*, révèle bien son intention de philosophie politique.

La leçon morale est la suivante: si les Européens possèdent la raison et la civilisation, ils ont oublié les lois de la nature, s'enfoncent dans un monde d'artifice et sont malheureux; à l'inverse les «sauvages» — tels que Vespucci les a décrits — sont heureux, mais ils suivent la nature sans civilisation, sans droit, sans religion, comme des animaux: ils sont amoraux, alors que les Européens sont immoraux. Seuls les Utopiens savent concilier la nature et la raison et atteignent le bonheur dans la sagesse et la vertu.

«Utopie» est un néologisme gréco-latin qui associe le *ou* privatif à *topos* («lieu») afin de traduire le latin *musquama*, «pays de nulle part». D'ailleurs, une seule information manque dans le récit d'Hythlodée: les coordonnées géographiques exactes

de l'île, dont la ville où a séjourné Hythlodée est Amaurot, nom forgé à partir du grec signifiant «La Ville Mirage», la rivière qui l'arrose s'appelant Anhydre, «Sans-Eau». Quant à Hythlodée (Hythlodæus), ce nom est formé de deux racines grecques, *uthlos*, balivernes, bavardages et *daios*, expert, habile. C'est donc un «expert en bavardages» qui nous conte le récit d'un «non-lieu». Et la carte d'*Utopiæ Insulæ Tabula*, dans la seconde version due à Ambrosius Holbein pour l'édition de Bâle en 1518[4], nous montre une île en forme de crâne: il s'agit donc d'une «vanité».

Ce désir de société idéale dénommée «utopie» a traversé les siècles sous différentes formes depuis Thomas More, et a inspiré nombre de philosophes et d'écrivains. Nous aborderons sa postérité et ses ramifications la semaine prochaine avec *L'histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale*, d'Armand Mattelart.

~~~~~  
NOTES

1. Réalisant ainsi le premier tour du monde, une décennie avant Magellan.
2. Qui lui dédiera d'ailleurs son *Éloge de la Folie*, écrit en 1509 et publié en 1511, auquel nous nous intéresserons prochainement.
3. Mais évidemment pas au sens marxiste du terme.
4. Conservée à la Bibliothèque Sainte-Genève à Paris.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

Le coup d'État judiciaire brésilien

UN EX-PRÉSIDENT POPULAIRE INTERDIT DE RÉÉLECTION, UNE COMPAGNIE PÉTROLIÈRE NATIONALE DÉMANTELÉE, DES PERTES DÉPASSANT DE LOIN LES POTS DE VIN QU'ON VOULAIT COMBATTRE... N'EST-CE PAS UN PEU CHER PAYÉ POUR L'OPÉRATION «MAINS PROPRES» D'UN JEUNE JUGE ÉTRANGÈMENT ZÉLÉ.

Le droit constitue l'un des liens entre la Nation et l'État. Il n'est pas seulement une règle du jeu sociopolitique qui s'impose à tous, mais encore le miroir d'une manière de vivre dont le peuple a décidé, dans sa majorité, qu'elle lui convenait le mieux. En pays de *Common law* (tradition anglo-saxonne), toutefois, le peuple n'a pas le monopole, même théorique, de la souveraineté. Il la partage avec les autres pouvoirs institués (législatif, exécutif, judiciaire).

Aux États-Unis, on parle plutôt de «cosouveraineté». Chacun des trois pouvoirs institués, outre le peuple lui-même, se partageant un morceau de souveraineté, tout le monde y est donc investi du pouvoir et même du devoir de faire de la politique. Les juges autant que les autres.

Aussi, lorsque des magistrats de tradition romano-germanique se mettent à vouloir régenter la moralité des dirigeants politiques autant que celle du peuple, on peut parier qu'ils se trouvent en forte sympathie politique avec ce système américain, pour ne pas dire sous influence, voire en mission tout court. On ne le sait que trop bien, La consolidation

de l'hégémonie économique et militaire des États-Unis s'est accompagnée presque partout dans le monde de l'exportation de son modèle de droit. Une acculturation juridique qui s'étend aussi au droit pénal.

LE CAS LULA

Voilà qui nous amène aux péripéties de **Luiz Inácio Lula da Silva, dit Lula**, ancien président du Brésil, candidat déclaré à sa réélection pour octobre 2018, et toujours très populaire, mais à qui des juges très déferents au Règne du droit américain ont décidé d'interdire de se présenter, en le plaçant sur la case prison de leur Monopole judiciaire. Pourquoi et comment?

Dans un monde où le juge *doit* faire de la politique, il est tout à fait plausible et même louable qu'il en fasse. Or tel est le monde du juge **Sérgio Moro**, le tombeur de Lula et de quelques autres, jugés coupables à des degrés divers du plus gros scandale de corruption de l'histoire brésilienne.

Le juge Moro aime les États-Unis et ils le lui rendent bien. Surnommé l'Eliot Ness du Brésil pour son «opération Karcher» (*Operação lava*

jato), contre la corruption endémique affectant son pays, il a fait son entrée triomphale dans les classements 2017 des personnages les plus influents du *Time Magazine*, de *Bloomberg* et de *Fortune*. Car, comme le souligne l'éloge de Moses Naim, accessoirement administrateur de la fondation *Open Society* de George Soros: «Moro a dirigé le démantèlement d'un système de corruption qui avait siphonné 3 milliards de dollars de Petrobras vers les poches d'hommes politiques et d'officiels», de l'ancienne coalition au pouvoir bien entendu. Même si les premiers éléments de l'enquête remontent à 2009, c'est seulement en mars 2014 qu'elle démarre officiellement.

Il ne lui aura donc fallu que trois ans pour gérer plusieurs centaines de condamnations, puisque les têtes sont tombées en 2017. Au total c'est près de 3,5 milliards de dollars qui auront été ponctionnés illégalement dans les caisses des deux principaux protagonistes que sont **Petrobras**, première entreprise d'hydrocarbures du pays (détenue par l'État brésilien), et le groupe **Odebrecht**, actif dans le BTP jusqu'en Suisse.

LE DÉMANTÈLEMENT PROGRAMMÉ DE LA PREMIÈRE ENTREPRISE BRÉSILIENNE

Le résultat économique de cette poursuite judiciaire est néanmoins désastreux — quoique pas pour tout le monde. Elle s'est tout de suite traduite par l'effondrement des cours boursiers de ces sociétés, qui se font racheter à la casse par des opérateurs en embuscade. Les pertes que cette

opération *lava jeta* aura causées à Petrobras et à toute la chaîne de production associée auront surpassé de très loin celles que le juge disait combattre. Cet étrange paradoxe ne s'explique que pour des raisons politiques.

De ce point de vue, c'est en effet tout l'élan du Brésil vers une économie «sud-sud» et sa prise de distance d'avec les États-Unis dans le cadre des BRICS qui furent stoppés net. Comme l'écrivait récemment **Arminio Fraga Neto**, l'ancien président de la Banque centrale du Brésil:

« Avec le retour à une élaboration plus équilibrée et plus transparente de ses politiques, le Brésil pourrait à nouveau contribuer de manière constructive à l'édification d'un ordre libéral international plus inclusif et plus représentatif. Après tout, en tant que l'une des plus grandes démocraties du monde et fervent partisan du multilatéralisme, le Brésil a plus en commun avec les partisans de l'ordre libéral qu'avec la Chine, la Russie ou la Turquie.»

Le fait que l'auteur de ces lignes ait occupé la fonction de directeur général du *Soros Fund Management* de 1993 à 1999 donne une profondeur de champ qui devient décidément banale dans les processus de changement de régime profitables aux intérêts américains.

DES JUGES «MAINS PROPRES» TRAVAILLANT POUR L'ÉTRANGER

Quand le Brésil de Lula et Dilma Rousseff caressait le doux rêve de se

faire une place au soleil des BRICS, c'était évidemment sans compter sur la forte allergie que cela réveillerait au sein du Cartel Atlantique. Que le juge Moro et quelques autres aient travaillé pour les États-Unis ne fait pourtant aucun doute, notamment depuis la publication par Wikileaks d'un câble américain, déjà abondamment commenté. Rappelons simplement que ce dernier, du 30 octobre 2009, révélait par le menu comment le juge Sergio Moro se fit enrôler par le FBI et d'autres agences américaines de répression du banditisme et du terrorisme, sous couverture de formations et d'applications pratiques aux luttes antiterroristes et antiblanchiment à grande échelle. Nom de code: «**Projeto PONTES**».

Il est en effet quasiment certain que le très jeune juge Moro, dont on ne sait toujours pas très bien comment il put devenir juge fédéral dès sa sortie de l'université avec seulement un bachelor en poche, et qui bénéficia ensuite du *Lawyer Instruction Program* d'Harvard, puis de l'*International Visitor Leadership Program* (IVLP) du Département d'État, s'est fait piloter dans l'affaire Petrobas, grâce notamment à des écoutes produites par la NSA, durant cette opération Porjeto Pontes. Celles concernant Alberto Youssef furent décisives dans le succès de l'opération *lava jato*, puisque ce dernier accepta de se mettre à table.

Au final plus de 2,5 milliards de dollars d'amendes furent prononcés contre Petrobras par le juge américain **Raymond Dearie**, dont

93 millions au profit des États-Unis, ainsi qu'un montant similaire pour la Suisse. De quoi largement rembourser les frais de formation et de pratique du juge Moro par les agents américains.

Et si l'on songeait à contester l'utilisation judiciairement douteuse des écoutes de la NSA qui ont permis de déclencher toute l'affaire, il faudrait passer par une autorisation de la fameuse cour FISA (*Foreign Intelligence Surveillance Court*), pour espérer (vainement) en savoir plus. Cette cour suprême parallèle et occulte des États-Unis, chargée de contrôler le travail des agences de renseignement dès lors que leurs affaires touchent au territoire national, travaille en effet dans le secret. En somme, il s'agit d'une cour digne d'une *Democracy* à l'anglo-saxonne, elle qui siège à huis clos sauf pour les seuls représentants du gouvernement et ne publie pas sa jurisprudence.

Mais ça tombe bien car le même Raymond Dearie qui a prononcé les amendes cumule des fonctions de juge au sein de la Cour fédérale de New York—Est et au sein de la FISA. Comme quoi, le dossier est bien verrouillé.

Pour de simples raisons de stratégie économique et d'influence, Petrobas devait être démantelée pour être vendue en pièces détachées à vil prix, c'est chose faite. Lula ne devait pas pouvoir se représenter et c'est aussi chose faite. Sauf surprise majeure, il est parti pour dormir quelque temps en prison.

Passager clandestin

Denis Ducatel: Pâques en Syrie

NOUS AVONS REÇU CE TÉMOIGNAGE POIGNANT DE NOTRE AMI DENIS DUCATEL, TRADUCTEUR ET ÉDITEUR SUISSE, AUJOURD'HUI BÉNÉVOLE POUR UNE ORGANISATION HUMANITAIRE FRANÇAISE. NOUS LE TRANSMETTONS TEL QUEL. (SD)

PÂQUES EN SYRIE

Volontaire de SOS chrétiens d'Orient en Syrie depuis février, je m'apprête à passer les fêtes pascales dans une petite ville du gouvernorat de Damas. L'association y a réservé un centre de vacances pour les volontaires des cinq antennes de SOS en Syrie.

Il est trois heures du matin à Alep. Nos chauffeurs ont oublié le changement d'heure intervenu durant la nuit et se présenteront devant la porte avec une heure de retard. Mes cinq coéquipiers et moi-même montons à bord des deux véhicules qui rouleront pendant six heures à tombeau ouvert en direction de Maaloula, village chrétien assailli et martyrisé par les djihadistes d'Al Nosra en 2013 et repris quelques mois plus tard par l'armée régulière.

Notre chauffeur traverse rapidement les faubourgs d'Alep, longeant l'ancienne ligne de front séparant Alep-ouest d'Alep-est. A cette heure de la nuit, la suite ininterrompue d'immeubles effondrés et de murs éventrés sur des kilomètres ne nous

fournira aucune preuve de présence humaine. La libération d'Alep n'a pas encore signé la résurrection de cette cité antique.

Dès la sortie de la ville, le chauffeur bifurque vers l'est pour éviter la poche terroriste d'Idlib. Nous retrouverons la route de Damas cinquante kilomètres plus au sud. Je sais trop

bien ce qui m'attend sur les centaines de kilomètres de cette route nord-sud: un paysage apocalyptique; les hameaux, bourgades, villages et villes qui se succèdent ne sont qu'une plaie. Mon imaginaire hésite entre Dresde et

Oradour. La route partiellement refaite et les nouvelles lignes électriques donnent un instant l'illusion que la vie a repris ses droits. Je n'y vois qu'une volonté de survivre, de résister à la tentation du désespoir. Impossible de détourner les yeux de ce spectacle qui ne cesse de les agresser.

A l'arrière du véhicule, mes deux coéquipiers ont préféré les bras



de Morphée à ceux de Moloch. Ils échappent donc à cette vision de désolation.

J'ai l'impression qu'un géant est entré par effraction dans ce pays, le piétinant et fracassant tout sur son passage, la terre, les habitations, hommes, femmes et enfants.

Les délicates lueurs de l'aube apparaissent et se révéleront être un véritable baume pour mon âme et mes yeux. De longs nuages gris-rose étirent leurs franges sur un ciel d'un bleu encore pâle; ils seront pour moi pendant quelques instants «la beauté qui sauve le monde». Incapable de détacher mon regard et mes pensées du chaos environnant, je décide donc de nourrir mon imagination de la lumière de l'aube; cette image restera pour moi le symbole de ce Pâques en Syrie.

L'horreur et l'effroi qui s'étaient imposés à moi en traversant Homs va bientôt céder la place à des sentiments plus conformes à ce que j'attends d'une retraite pascale. Peu avant de tourner vers l'ouest en direction de Maaloula, je me rassasie de la beauté ocre des falaises proches de la frontière occidentale. Le chauffeur ne s'est pas arrêté une seule fois durant les six heures de ce voyage. Toute pause sur cette route (récemment encore menacée côté ouest par Al Nosra et côté est par Daesh) — pourtant désormais sécurisée — demeure synonyme de risque.

Le check-point à l'entrée de Maaloula sera le dernier de la trentaine de points de contrôle que nous avons dû traverser depuis

Alep. Les volontaires de SOS qui nous ont précédés nous accueillent dans le foyer où nous passerons le long weekend de Pâques. Un désir, sorte de nostalgie irrépressible, me tenaille depuis quelques instants: me rendre au plus vite dans l'église du monastère catholique melkite de saint Serge pour m'y recueillir. Il y a quatre ans, les djihadistes d'Al Nosra ont assailli le monastère, pillant et brûlant tout sur leur passage; Les précieuses icônes anciennes qu'ils avaient emportées (ou brûlées?) n'ont pas été retrouvées. Elles ont été remplacées depuis par des photocopies. La porte de l'église, deux fois millénaire, elle aussi volée par les terroristes, a été retrouvée. Je m'accorde donc quelques minutes pour prier dans cette église où j'avais, en 2016, entendu pour la première fois le Notre Père en araméen.

Il est temps que nous descendions au centre du village pour y assister à la célébration du Vendredi saint à l'église saint Georges. J'apprends alors qu'il ne s'agira pas d'un chemin de Croix (célébré ici le Jeudi saint) mais des «funérailles du Christ». Un *abouna* (prêtre) m'explique que les célébrations liturgiques précédant le dimanche de Pâques sont bouleversées chronologiquement afin de symboliser le chaos (...)

Ceci est un article en libre accès.
Vous pouvez en lire l'intégralité en
ligne ici:

<http://tinyurl.com/y9yaahrp>

TURBULENCES

But several reliable, well-informed sources confirmed the idea that Hitler's anti-Semitism was not so genuine or violent as it sounded, and that he was merely using anti-Semitic propaganda as a bait to catch masses of followers and keep them aroused, enthusiastic and in line for the time when his organization is perfected and sufficiently powerful to be employed effectively for political purposes.

A sophisticated politician credited Hitler with peculiar political cleverness for laying emphasis and over-emphasis on anti-Semitism, saying: "You can't expect the masses to understand or appreciate your finer real aims. You must feed the masses with cruder morsels and ideas like anti-Semitism. It would be politically all wrong to tell them the truth about where you really are leading them."

FAKE NEWS | Antisémitisme, M. Hitler?

On ne peut s'empêcher de rediffuser cette délicieuse appréciation des idées du jeune Adolf Hitler parue dans les colonnes du prestigieux *New York Times* le 21 novembre 1922:

«Mais plusieurs sources fiables et bien informées ont confirmé l'idée que l'antisémitisme d'Hitler n'était pas aussi authentique ou violent qu'il paraît, et qu'il utilisait simplement la propagande antisémite pour capter des masses de partisans et les maintenir excités, enthousiastes et alignés pour le moment où son organisation sera perfectionnée et suffisam-

ment puissante pour être effectivement employée à des fins politiques.

Un homme politique sophistiqué a crédité Hitler d'une intelligence politique particulière dans l'exploitation et la surexploitation de l'antisémitisme, disant: "Vous ne pouvez attendre des masses qu'elles comprennent ou apprécient vos vrais buts subtils. Il vous faut les nourrir avec des morceaux et des idées plus grossiers comme l'antisémitisme. Il serait politiquement tout faux de leur dire tout franchement où vous les menez."»

La finesse de jugement du *New York Times* sur les leaders étrangers, on le voit, ne date pas d'hier...

FRANCE | Aider les jeunes filles, sport risqué...

ECOSSE | Musulman tué pour ses vœux de Pâques

SUISSE | Les exclus vous remercient!

GB | Pinocchio ministre

CULTURE | L'Antiquité intéresse les jeunes... mais pas les écoles

MEDIAS | Un dossier à ne pas manquer

Pain de méninges

DE L'HUMAIN À L'ANDROÏDE

«Nous sommes en voie de fusionner progressivement, jusqu'à atteindre un état homogène, avec nos simulacres mécaniques — pas à pas, mois après mois, tant et si bien qu'on peut imaginer une époque pas très lointaine où, par exemple, un écrivain s'arrêtera d'écrire non pas parce qu'on vient de débrancher sa machine à écrire électrique, mais parce que c'est *lui* qu'on vient de débrancher.»

— Philip K. Dick, *Si ce monde vous déplaît... et autres écrits*, Editions de l'Eclat.